

Une flamme scintille dans l'igloo.

(Transcription du dessin animé)

Loin, loin, perdu dans le froid des terres hostiles de la toundra, vivait dans un petit igloo, une pauvre femme avec ses deux enfants. Cet humble petit igloo était rempli de cette chaleur que cette maman prodiguait à ses deux enfants chéris.

*« Réveillez-vous mes enfants,
ouvrez vos yeux charmants,
il faut bien se réveiller
avant de voir la neige tomber »*

- Jato, Téhoné, c'est l'heure de se lever mes petits. J'ai quelque chose de très bon pour votre petit déjeuner. Des bons beignets frits.
- Mmm.. C'est ce que j'aime le plus !
- Téhoné, viens ma petite fille, réveille-toi. Jato, viens avec moi, j'ai besoin de bois pour le feu. Allons !
- Eh, maman, j'veux pas y aller...
- Et toi, Téhoné, voudrais-tu aider ta maman ? Tu ne voudrais pas que le feu s'éteigne ?
- Mais pourquoi moi ? C'est à moi qu'on demande toujours tout !
- Eh bien, mon pauvre petit, alors nous irons tous les deux.
- Je crois que mes nattes ont poussé cette nuit.
- C'est dommage que ce ne soit pas ton cerveau qui pousse avec ! Tes nattes, je voudrais te les couper, tiens. Attention, je vais les prendre !
- Ah ! Arrête Jato !
- Je les tiens, tes nattes !
- Arrête !
- Tu ressembles à un chien avec tes nattes !
- Oh ! Maintenant, elles sont toutes mouillées. Je te déteste, je te déteste !
- Ben moi aussi, je te déteste !
- Arrête, tu veux !
- C'est à toi d'arrêter !
- Allons, les enfants, ça suffit !
- C'est toi qui a commencé
- Non, c'est pas vrai
- Oui, c'est toi toi toi toi toi !
- Oh, mes pauvres enfants, c'est tout ce que j'ai réussi à trouver. Il va falloir que vous m'en apportiez d'autres, il ne faut surtout pas laisser mourir le feu !
- Demande à Jato d'y aller.
- On a assez de bois, maman.
- Si nous laissons le feu s'éteindre, la méchante Dame Blizzard va venir, et elle nous gèlera les orteils.
- Eh ben on verra...

Ces chers enfants ne croyaient pas si bien dire, parce qu'au même moment, Dame Blizzard annonçait son arrivée, et son arrivée se manifestait par un concert de rafales de vent et une généreuse distribution de neige, cadeau qu'elle offrait joyeusement dans le but de tout détruire sur son passage. Mais tant que la flamme du feu scintillait dans leur igloo, la mère

et ses enfants ne courraient aucun risque, car la seule chose qui pouvait effrayer cette méchante Dame Blizzard, c'était le pouvoir brûlant du feu.

- Qui m'a brûlé mon beau voile de neige ? Quelqu'un va devoir payer pour ça ! Soyez patients, mes beaux petits, le feu est en train de mourir ! Allez, allez, l'heure est venue de leur montrer le pouvoir extraordinaire que détient Dame Blizzard !
- Oh, mes enfants, mes enfants, cachez-vous ! Cachez-vous, je vous en supplie, cachez-vous ! Voilà encore un coup de Dame Blizzard ! Il faut allumer du feu !
- Je te défie de faire cela ! Je déteste votre feu.
- Mais vous allez me geler mes pauvres enfants.
- Eh bien, qu'ils gèlent !
- Non !
- Pauvre idiote ! Tu te prends pour une maman goéland ? Tes bras aimants ne te serviront à rien ! Tu veux protéger tes rejetons ? Eh bien protège-les comme le font les oiseaux !
- Maman !
- A votre tour, les enfants ! Non, l'oiseau, laisse-moi tranquille ! Tu vas venir avec moi et tu vas payer pour tous tes crimes ! Tu vas payer ! Ah !
- Maman, maman, ne nous abandonne pas !

- A nous deux, maintenant, mon petit oiseau chéri... Tiens... Et maintenant, tu vas obéir à mes ordres. N'essaie plus jamais de me défier. Et puisque tu es responsable de la brûlure de mon voile, tu vas m'en coudre un autre ! Voici le tissu de neige et de glace dont tu vas te servir pour le confectionner. Au travail !

Jato et Téhoné voyagèrent toute la nuit, s'éloignant de plus en plus de leur igloo. Comme le soleil se levait dans le ciel matinal, ils en ressentaient le bienfait, mais ce qui leur manquait surtout, c'était la chaleur maternelle à laquelle ils étaient habitués.

- Monsieur le Soleil, attendez-nous ! Dame Blizzard a enlevé notre mère !
- Pouvez-vous nous aider ?
- S'il vous plaît, aider-nous à la retrouver, s'il vous plaît !
- Dame Blizzard habite loin derrière les collines, et le chemin pour y parvenir est très dangereux !
- Montrez-nous le chemin ?
- Le Soleil n'arrête sa course pour personne, je dois traverser le ciel sans cesse. Mais je peux vous donner deux flèches de feu. Faites-en bon usage !
- Regarde, des flèches de feu ! Merci, Monsieur le Soleil, merci !
- Merci, Monsieur le Soleil, au revoir !
- Au revoir les enfants, et bonne chance !

- Regarde !
- Mais il faut le secourir, sers-toi d'une de tes flèches !
- Oh non, non, je peux utiliser une de mes flèches en bois.
- Oh... Pauvre petit...
- Lui aussi, il a dû perdre sa maman...
- Si on l'emmenait avec nous ?

- Qui a fait cela ?

- C'est un méchant garçon avec une petite fille. Ils ont volé mon dîner, et ils sont à votre recherche aussi !
- Esprit du Sommeil, part à la recherche de ses enfants ! Sers-toi de ton pouvoir sans pareil et fais-les dormir pour longtemps !
- Non !
- Si, je le veux !
- Non ! Non, par pitié, non ! Non, pitié, mes enfants...

- Qu'est-ce que je vois là ? Des enfants très fatigués...
- Oh, je suis épuisée, Jato. On devrait s'arrêter...
- Non, il faut continuer... Il faut...
- Dormez mes petits enfants, fermez vos beaux yeux charmants...

- Les enfants dorment, Dame Blizzard, et ils ne se réveilleront jamais...
- Petit oiseau, petit oiseau, je suis prisonnière ici. Voudrais-tu aller chanter ma chanson à mes enfants ?

*« Réveillez-vous mes enfants,
ouvrez vos yeux charmants,
il faut bien se réveiller
avant de voir la neige tomber »*

- Maman ? Jato ! Réveille-toi Jato ! Allons, réveille-toi, regarde. Tu reconnais la chanson ?
- C'est celle de maman !
- Eh, regarde Jato, le petit faon, il a retrouvé sa maman !
- Il a de la chance. Maintenant, nous allons chercher la nôtre.

La maman renne était bien sur très heureuse de venir en aide aux enfants qui avaient sauvé son petit. Plus rapide que le vent, elle les emporta vers le nord du nord, vers la partie la plus glaciale et désolée de la toundra, celle qu'aucun être humain n'avait jamais aperçue. Tout ce chemin les avait amenés au pied d'une montagne de glace : c'était là que la méchante Dame Blizzard avait établi sa demeure.

- Ah, Jato, cette montagne est tellement haute !
- Creusons des marches pour y grimper.

Après avoir fait leurs adieux à leurs amis les animaux, Jato et Téhoné entamèrent leur tâche ardue.

- Au revoir, au revoir Maman Renne !

Creuser ces marches représentait un travail pénible et dangereux, mais notre Jato, connu pourtant pour sa paresse, creusait sans jamais se plaindre.

- Jato, fais bien attention !
- Bien sûr Téhoné !

Mais le jour cédait sa place à la nuit, et les deux enfants n'arrêtaient pas de grimper et de grimper, jusqu'à ce qu'ils arrivent face à un pic impossible à atteindre sans utiliser la corde de Jato.

- Ma corde est trop courte.

Voici une décision bien dure à prendre pour notre coquette de Téhoné. Mais l'amour qu'elle vouait à sa mère pesait plus lourd dans la balance que l'affection qu'elle portait à ses nattes.

- Si seulement elle était plus longue...
- Jato, attrape !
- Ah, Téhoné, ce sont tes nattes ! Grâce à elles, la corde est juste assez longue !

Et grâce aux nattes de Téhoné, Jato réussit à grimper au sommet. Il fit grimper sa courageuse sœur après lui. Mais soudain, l'air devint très froid, froid et dur comme la mort. Le vent glaçait leurs os jusqu'à la moelle. Ils avaient compris : oui, ils venaient de découvrir le château de la méchante Dame Blizzard.

- Regarde, c'est ici.
- Maman est là-dedans. Oh, Jato, comment allons-nous la trouver ? Comment allons-nous traverser ça ?
- Je sais. Je vais me servir de mes flèches de bois.
- Jato, ça marche ! Vite, Jato, vite, vite !

- Oh ! Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ? Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Oh ! Encore ces enfants ! Je vais leur apprendre ! Esprit des Ténèbres, viens me voir ! Toi si noir, mets ces petits dans ton tiroir ! Enferme-les dans ta nuit, et qu'ils oublient pour toujours que le jour luit ! Obéis !
- Attention, Jato ! Jato, il fait si noir, je ne te vois presque plus ! Jato !
- N'aie pas peur ! Je vais me servir d'une flèche de feu !
- Tu vois, le Soleil a des frères !
- Et ils vont combattre les forces de la nuit ! Ouais, ils ont vaincu les forces de la nuit !
- Dépêche-toi, allez... Continue...
- Il a réussi ! A toi maintenant !
- Il est très rare de rencontrer deux beaux enfants si courageux ! Vous aider est un honneur !
- Merci, frères du Soleil !
- Merci, et au revoir ! Au revoir !
- Comment osez-vous pénétrer dans mon royaume ? Quelle audace !
- Nous venons chercher notre mère !
- Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en d'ici ! Partez !
- On ne s'en ira pas ! Pas sans notre mère !
- Ah, vous allez le regretter ! Ah !
- Tiens bon, Téhoné, tiens bon ! Téhoné !
- Jato, prend l'autre flèche de feu ! Il n'y a que la chaleur du soleil pour atteindre le cœur de glace de Dame Blizzard !
- Non !

Après cette victoire remportée sur Dame Blizzard, le printemps pouvait s'installer sur la toundra.

- Mes enfants... Jato, mon petit, j'ai l'impression que tu es un homme, maintenant ! Mais, Téhoné, ma petite, qu'est-il arrivé à tes belles nattes ?
- Oh, ce n'est pas grave, elles vont repousser.

Et ils reprirent le chemin de leur igloo, une fois de plus. Cette famille bienheureuse s'apprêtait à fêter joyeusement l'arrivée du printemps. Mais ils savaient que Dame Blizzard réapparaîtrait l'année prochaine, aussi étaient-ils certains maintenant qu'une flamme scintillerait toujours pour elle dans leur igloo.

Le serpent blanc

Un conte des frères Grimm

Il y a maintenant fort longtemps que vivait un roi dont la sagesse était connue dans tout son royaume. On ne pouvait rien lui cacher, il semblait capter dans les airs des nouvelles sur les choses les plus secrètes. Ce roi avait une étrange habitude : tous les midis, alors que la grande table était desservie et qu'il n'y avait plus personne dans la salle, son serviteur fidèle lui apportait un certain plat. Or, ce plat était recouvert, et le valet lui-même ignorait ce qu'il contenait ; personne d'ailleurs ne le savait, car le roi ne soulevait le couvercle et ne commençait à manger que lorsqu'il était seul. Pendant longtemps cela se passa ainsi. Mais un jour, le valet, ne sachant plus résister à sa curiosité, emporta le plat dans sa chambrette et referma soigneusement la porte derrière lui. Il souleva le couvercle et vit un serpent blanc au fond du plat. Cela sentait bon et il eut envie d'y goûter. N'y tenant plus, il en coupa un morceau et le porta à sa bouche. Mais à peine sentit-il le morceau sur sa langue qu'il entendit gazouiller sous la fenêtre. Il s'approcha, écouta et se rendit compte qu'il s'agissait de moineaux qui se racontaient ce qu'ils avaient vu dans les champs et dans les forêts. Le fait d'avoir goûté au serpent lui avait donné la faculté de comprendre le langage des animaux.

Ce jour-là, justement, la reine perdit sa plus belle bague, et les soupçons se portèrent sur le valet qui avait la confiance du roi et avait donc accès partout. Le roi le fit appeler, le rudoya et menaça de le condamner s'il ne démasquait pas le coupable avant le lendemain matin. Le jeune homme jura qu'il était innocent mais le roi ne voulut rien entendre et le renvoya. Le valet, effrayé et inquiet, descendit dans la cour où il commença à se demander comment il pourrait bien faire pour s'en tirer. Il y avait là, sur le bord du ruisseau, des canards qui se reposaient en discutant à voix basse tout en lissant leurs plumes avec leur bec. Le valet s'arrêta pour écouter. Les canards se racontaient où ils avaient pataugé ce matin-là et quelles bonnes choses ils avaient trouvées à manger puis l'un d'eux se plaignit : "J'ai l'estomac lourd car j'ai avalé par mégarde une bague qui était sous la fenêtre de la reine." Le valet l'attrapa aussitôt, le porta dans la cuisine et dit au cuisinier : "Saigne ce canard, il est déjà bien assez gras." - "D'accord," répondit le cuisinier en le soupesant. "Il n'a pas été fainéant et il s'est bien nourri ; il devait depuis longtemps s'attendre à ce qu'on le mette dans le four." Il le saigna et trouva, en le vidant, la bague de la reine. Le valet put ainsi facilement prouver son innocence au roi. Celui-ci se rendit compte qu'il avait blessé son valet fidèle et voulut réparer son injustice ; il promit donc au jeune homme de lui accorder une faveur et la plus haute fonction honorifique à la cour, que le valet choisirait.

Le valet refusa tout et demanda seulement un cheval et de l'argent pour la route, car il avait envie de partir à la découverte du monde. Aussi se mit-il en route dès qu'il eut reçu ce qu'il avait demandé. Un jour, il passa près d'un étang où trois poissons, qui s'étaient pris dans les roseaux, étaient en train de suffoquer. On dit que les poissons sont muets, et pourtant le valet entendit leur plainte qui disait qu'ils ne voulaient pas mourir si misérablement. Le jeune homme eut pitié d'eux ; il descendit de son cheval et rejeta les trois poissons prisonniers dans l'eau. Ceux-ci recommencèrent à frétiller gaiement, puis ils sortirent la tête de l'eau et crièrent : "Nous n'oublierons pas que tu nous as sauvés et te revaudrons cela un jour." Le valet continua à galoper et eut soudain l'impression d'entendre une voix venant du sable foulé par son cheval. Il tendit l'oreille et entendit le roi des fourmis se lamenter : "Oh, si les gens voulaient faire un peu plus attention et tenaient leurs animaux maladroits à

l'écart ! Ce cheval stupide piétine avec ses lourds sabots mes pauvres serviteurs !" Le jeune homme s'écarta aussitôt et le roi des fourmis cria : "Nous n'oublierons pas et te revaudrons cela un jour !" Le chemin mena le valet dans la forêt où il vit un père corbeau et une mère corbeau en train de jeter tous leurs petits du nid. "Allez-vous-en, sacripants," croassèrent-ils, "nous n'arrivons plus à vous nourrir vous êtes déjà assez grands pour vous trouver à manger tout seuls !" Les pauvres petits, qui s'agitaient par terre en battant des ailes, piaillèrent : "Comment pourrions-nous, pauvres petits que nous sommes, subvenir à nos besoins alors que nous ne savons même pas voler ! Nous allons mourir de faim !" Le jeune homme descendit aussitôt de son cheval, le transperça de son épée et l'abandonna aux jeunes corbeaux pour qu'ils aient de quoi se nourrir. Les petits s'approchèrent et, après s'être rassasiés, crièrent : "Nous ne t'oublierons pas et te revaudrons cela un jour !"

Le valet fut désormais obligé de continuer sa route à pied. Il marcha et marcha et, après une longue marche, il arriva dans une grande ville dont les rues étaient très peuplées et très animées. Soudain, un homme arriva à cheval et annonça que l'on cherchait un époux pour la princesse royale, mais que celui qui voudrait l'épouser devrait passer une épreuve difficile et, s'il échouait, il devrait payer de sa vie. De nombreux prétendants s'y étaient déjà essayés et tous y avaient péri. Mais le jeune homme, lorsqu'il eut l'occasion de voir la princesse, fut si ébloui de sa beauté qu'il en oublia tous les dangers. Il se présenta donc comme prétendant devant le roi.

On l'emmena immédiatement au bord de la mer et on jeta sous ses yeux un anneau d'or dans les vagues. Puis, le roi lui ordonna de ramener l'anneau du fond de la mer, et ajouta : "Si tu émerges de l'eau sans l'anneau, les vagues te rejeteront sans cesse jusqu'à ce que tu périsses." Tous plainquirent le jeune homme et s'en allèrent. Seul, debout sur la plage, le valet se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire, lorsqu'il vit soudain trois poissons s'approcher de lui. C'étaient les poissons auxquels il avait sauvé la vie. Le poisson du milieu portait dans sa gueule un coquillage qu'il déposa aux pieds du jeune homme. Celui-ci le prit, l'ouvrit et y trouva l'anneau d'or. Heureux, il le porta au roi, se réjouissant d'avance de la récompense. Or, la fille du roi était très orgueilleuse et, dès qu'elle eut appris que son prétendant n'était pas de son rang, elle le méprisa et exigea qu'il subît une nouvelle épreuve. Elle descendit dans le jardin et, de ses propres mains, elle répandit dans l'herbe dix sacs de millet. "Tu devras ramasser ce millet !" ordonna-t-elle, "que ces sacs soient remplis avant le lever du soleil ! Et pas un seul grain ne doit manquer !" Le jeune homme s'assit dans l'herbe et se demanda comment il allait pouvoir s'acquitter de cette nouvelle tâche. Ne trouvant pas de solution, il resta assis en attendant tristement l'aube et la mort. Or, dès que les premiers rayons de soleil éclairèrent le jardin, il vit devant lui les dix sacs de millet remplis à ras. Ils étaient rangés les uns à côté des autres et pas un grain ne manquait. Le roi des fourmis était venu la nuit avec des milliers de ses serviteurs et les fourmis reconnaissantes avaient rassemblé tout le millet avec infiniment de soin et en avaient rempli les sacs. La princesse descendit elle-même dans le jardin et constata avec stupéfaction que son prétendant avait rempli sa tâche. Ne sachant pourtant toujours pas maîtriser son cœur plein d'orgueil, elle déclara : "Il a su passer les deux épreuves, mais je ne serai pas sa femme tant qu'il ne m'aura pas apporté une pomme de l'Arbre de Vie." Le jeune homme ignorait où poussait un tel arbre, mais il décida de marcher là où ses jambes voudraient bien le porter, sans trop d'espoir de trouver l'arbre en question. Il traversa trois royaumes et il arriva un soir dans une forêt. Il s'assit au pied d'un arbre pour se reposer un peu lorsqu'il entendit un bruissement

dans les branches au-dessus de sa tête et une pomme d'or tomba dans sa main. Au même moment, trois corbeaux se posèrent sur ses genoux et dirent : "Nous sommes les trois jeunes corbeaux que tu as sauvés de la famine. Nous avons appris que tu étais en quête de la pomme d'or et c'est pourquoi nous avons traversé la mer et sommes allés jusqu'au bout du monde où se trouve l'Arbre de Vie pour t'apporter cette pomme." Le jeune homme, le cœur joyeux, prit le chemin du retour et remit la pomme d'or à la belle princesse qui ne pouvait plus se dérober. Ils coupèrent la pomme de Vie en deux, la mangèrent ensemble et, à cet instant, le cœur de la princesse s'enflamma d'amour pour le jeune homme. Ils s'aimèrent et vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé.

La peau de phoque

http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/nos-amours-betes_total.pdf

http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/nos-amours-betes_annexes.pdf

<http://radiograndciel.fr/emissionMP3/1532/1532-tout-ca-c-est-des-histoires.mp3>

On raconte en Islande que les phoques étaient autrefois des humains qui se sont noyés dans la mer, et que parfois, quand il n'y a personne, les phoques viennent sur le rivage, ôtent leur peau et dansent sur le sable ou dans des grottes près de la plage.

Dans ce pays, il y avait un homme qui vivait près des rochers, le long de la mer. C'était un pêcheur de phoques courageux et téméraire, nommé Tanatok. Au village, tout le monde l'admirait, mais aucune jeune femme ne se sentait attirée par le jeune homme. Son igloo et son cœur restaient vides.

Un jour, il arriva à l'entrée d'une caverne. Il entendit, à l'intérieur de la grotte, tintamarre et danse, et vit quantité de peaux de phoques dehors. Il emporta une peau de phoque, la porta chez lui et l'enferma dans un coffre.

Plus tard dans la journée, Tanatok repassa devant l'entrée de la grotte ; une jolie jeune fille y était assise, toute nue, et elle pleurait beaucoup. C'était le phoque à qui appartenait la peau que l'homme avait emportée. Il donna des habits à la jeune fille, la consola et l'emmena à la maison. Elle lui était attachée, mais ne se lia pas d'amitié avec les autres, et restait souvent seule dans la maison de Tanatok. Souvent elle s'asseyait et regardait la mer.

Au bout de quelque temps, l'homme l'épousa, et ils s'aimèrent et eurent sept enfants.

Le paysan gardait toujours la peau enfermée dans un coffre et portait la clé sur lui, où qu'il aille. Un jour, bien des années après, il alla en mer en oubliant la clé sous son oreiller.

D'autres disent que Tanatok était parti à la messe de Noël avec ses domestiques, et que sa femme était malade et n'avait pas pu l'accompagner ; il n'avait pas pensé à retirer la clé de la poche de ses habits de tous les jours, quand il s'était changé ; mais lorsqu'il entra, le coffre était ouvert, et sa femme et la peau avaient disparu.

Elle avait pris la clé, ouvert le coffre par curiosité et trouvé la peau ; alors elle n'avait pas pu résister à la tentation, elle avait dit au revoir à ses enfants, enfilé la peau et plongé dans la mer. Auparavant, à ce qu'on raconte, elle aurait murmuré plusieurs fois :

*"Je suis bien embarrassée,
j'ai sept enfants dans la mer
et sept enfants sur la terre."*

On dit que l'homme en fut très affligé. Par la suite, lorsqu'il allait à la pêche, un phoque tournait souvent autour de sa barque et on aurait dit que des larmes coulaient de ses yeux. Désormais, Tanatok péchait toujours en abondance et il avait souvent beaucoup de chance. Lorsque les enfants du couple longeaient la côte, les gens voyaient souvent un phoque qui nageait devant eux dans la mer, aussi bien quand ils marchaient sur la terre ferme que sur la plage, et qui leur lançait des poissons de toutes les couleurs et de beaux coquillages. Mais leur mère ne revint jamais à terre.

Le trésor des Trolls

adapté d'un conte scandinave

Le thème du Trésor dérobé à l'ogre a ici pour protagonistes un lutin et un Troll. Sous des appellations diverses, le lutin est commun à tous les pays d'Europe. C'est un être amical envers les hommes, chez qui il habite souvent. Parfois, il leur joue des tours, mais sans méchanceté. Le Troll appartient au folklore scandinave. Au contraire du lutin, il est malveillant. Il habite les montagnes, les forêts, ou bien vit sous terre ; il peut être tout petit comme le lutin, ou géant, et a pour caractéristique un nez exagérément long.

Dans une petite ferme de Suède, loin là-haut dans le Nord de l'Europe, vivait une famille de lutins. L'un d'eux s'appelait Jorrik ; c'était un tout jeune lutin : à peine 100 ans et pas de barbe !

La fille des fermiers allait bientôt se marier et Jorrik aurait bien voulu lui faire un cadeau car elle était très gentille. Il dit à son père, qui était un vieux lutin très sage :

- Je vais aller voler un collier dans le trésor des Trolls. J'en ferai cadeau à Margarete pour son mariage.

- Pas question ! dit son père. Les Trolls gardent leur trésor jour et nuit et s'ils t'attrapent, ils te mangeront. Je t'interdis bien d'aller dans la montagne, même la nuit de Noël.

- Pourquoi la nuit de Noël ? demanda Jorrik d'un air très innocent.

- Cette nuit-là, dit son père, les Trolls comptent leurs richesses et ils sont si occupés qu'ils ne s'aperçoivent de rien. Celui qui a le courage d'entrer dans leur caverne peut se servir tranquillement... mais je ne veux plus que tu penses à ce trésor des Trolls!

Pourtant, Jorrik ne pouvait s'empêcher d'y penser. La nuit de Noël arriva enfin et les lutins veillèrent très tard. Puis tout le monde alla se coucher, tout le monde ... sauf Jorrik. Il sortit sans bruit et partit dans la nuit froide et noire, sans se soucier de la neige et du vent. Il marcha longtemps, à travers la forêt et finit par arriver à la montagne des Trolls. Il grimpa sur les rochers en s'accrochant aux herbes, et chercha longtemps une ouverture pour pénétrer dans la montagne.

Enfin, il aperçut une fente d'où sortait une lueur. Il était si petit qu'il n'eut pas de mal à se glisser dans la fente. Il suivit la fissure de la roche et finit par arriver dans une caverne immense.

Et c'est là qu'il vit les deux Trolls. Ils étaient bien comme son père et son grand-père les avaient décrits : énormes, très laids, avec une grande bouche et de grosses pattes poilues en guise de mains. Très occupés à compter leur trésor entassé dans un grand coffre, ils ne virent pas Jorrik s'approcher.

Sans bruit, il grimpa le long du coffre, en s'accrochant aux clous et aux ferrures. Arrivé en haut, il aperçut un joli collier de perles et sauta dans le coffre pour aller le chercher. Juste à ce moment, un des Trolls s'écria :

- Ouf, c'est fini, nous avons tout compté ! Et clac ! il referma le couvercle du coffre.

Pauvre Jorrik, prisonnier dans le coffre ! Est-ce qu'il allait mourir de faim et de soif ?

Heureusement, il était malin. Il s'approcha de la serrure et se mit à crier comme une petite souris :

- Couiiii ! couiiii !

- Tiens, il y a une souris dans le coffre, dit l'un des Trolls. Moi j'aime bien les souris, même si ce n'est pas grand-chose à manger.

Il souleva un peu le couvercle, glissa la main et, en tâtonnant, il attrapa Jorrik.

- He là, cria le petit lutin, en serrant bien fort le collier dans ses mains, je ne suis pas une souris !

- En effet, tu n'es pas une souris, dit le Troll, en l'examinant. Tu es un lutin. Ravi de te rencontrer ... car je n'ai encore jamais mangé un des tiens !

Et il éclata d'un rire énorme.

- Donne-le-moi, je vais l'ajouter à la farce de la dinde, dit l'autre Troll, en se léchant les lèvres,

- Mais vous ne pouvez pas me manger comme ça ! J'ai beaucoup marché dans la montagne et je suis tout sale, dit Jorrik.

Alors le Troll l'emporta près de la rivière qui coulait au fond de la caverne. Il le trempa dans l'eau puis le secoua pour l'égoutter.

- Allons ! dit Jorrik d'un air sévère. Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. Il faut me brosser pour bien enlever la terre.

- Pff ! dit le Troll en haussant les épaules. Mais il posa Jorrik et alla chercher une brosse.

Pendant ce temps, Jorrik regardait autour de lui en cherchant un moyen de s'échapper. Soudain, il eut une idée !

Au bord de la rivière était attachée une cruche qui servait à puiser l'eau. Il sauta dans la cruche, sans lâcher le collier, et avec son couteau coupa la ficelle qui retenait la cruche. Comme une barque, elle partit au fil du courant en emportant Jorrik. En revenant au bord de l'eau, le Troll se mit à pousser des cris à faire trembler la montagne mais il ne pouvait rien faire !

La rivière emporta Jorrik sous la montagne puis le déposa dans la vallée, à l'air libre. Il rentra chez lui en chantant car il était très fier de lui. Le matin de son mariage, Margarete trouva le joli collier sur son oreiller. Elle comprit d'où venait ce cadeau et, à la fin du repas, elle n'oublia pas de laisser sur la table un morceau de gâteau pour les lutins.

Les lutins cordonniers

Il était une fois un cordonnier qui, par une suite de malchances, était devenu très pauvre. Il lui restait à peine assez de cuir pour fabriquer une seule paire de souliers. Il tailla donc ce cuir, puis comme il était déjà très tard, il alla se coucher.

Le lendemain, dès la première heure, il s'apprêtait à coudre les souliers quand il trouva sur sa table les chaussures terminées. Surpris, il les examina sous toutes les coutures : il n'y avait pas un seul point de travers. C'était vraiment un travail magnifique.

Un client entra dans l'atelier et trouva les souliers si jolis qu'il les paya plus cher que le prix habituel. Avec cet argent, le cordonnier acheta du cuir pour fabriquer deux paires de chaussures.

Le soir, il tailla le cuir et, le lendemain, à son réveil, il trouva les chaussures cousues. Il les vendit sans peine et cet argent lui permit d'acheter du cuir pour quatre paires de chaussures. Mais il n'eut pas à les coudre : il les trouva terminées à son réveil. Et il en fut de même les jours suivants : les chaussures qu'il taillait le soir étaient toutes prêtes au matin. La pauvreté disparut de sa maison.

Un soir, aux environs de Noël, il tailla son cuir et dit à sa femme :

- Quelqu'un nous aide pendant la nuit. J'ai envie de veiller pour voir de qui il s'agit.

- C'est une bonne idée, répondit sa femme.

Ils laissèrent une lumière allumée et se cachèrent dans le placard. Quand minuit sonna, deux petits nains tout nus entrèrent dans l'atelier, s'installèrent à la table de travail et, de leurs petites mains, se mirent à battre le cuir et à le coudre. Ils travaillaient si vite et si bien qu'on avait du mal à en croire ses yeux. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque toutes les chaussures furent terminées. Alors, ils disparurent d'un bond.

Le lendemain, la femme dit à son mari :

- Grâce à ces petits nains, nous sommes devenus riches. Il faut les remercier. Ils doivent souffrir du froid, à se promener tout nus comme cela. Sais-tu ce que nous allons faire ? Moi, je vais leur coudre à chacun une chemise, une veste, un pantalon, et leur tricoter des chaussettes ; toi, tu vas leur faire des souliers.

L'homme approuva sa femme et, le soir, au lieu des morceaux de cuir, ils placèrent sur l'établi les vêtements et les chaussures. Puis ils se cachèrent pour voir ce que les nains allaient faire. A minuit, ils arrivèrent pour se mettre au travail. Quelle surprise quand ils virent les jolis petits vêtements au lieu du cuir ! Tout joyeux, ils s'habillèrent prestement et se mirent à chanter :

*« Nous sommes si bien habillés
Finis le cuir et les souliers ! »*

Puis ils commencèrent à danser, à sauter sur les chaises et les bancs, et, tout en bondissant, ils arrivèrent à la porte. A partir de ce jour, ils ne revinrent plus. Le cordonnier continua seul son travail et fut heureux le reste de ses jours.

Baba Yaga

Dans un village de la campagne russe vivait une petite fille qui n'avait plus de maman. Son père se remaria, mais il choisit une méchante femme. Elle détestait la petite fille et la traitait mal. « Comment faire pour me débarrasser de cette enfant ? » songeait la marâtre. Un jour que son mari s'était rendu au marché vendre du blé, elle dit à la petite fille : « Va chez ma sœur, ta gentille tante, et demande-lui une aiguille et du fil pour te coudre une chemise. » La petite fille mit son joli fichu rouge et partit. En route, elle se dit, comme elle était maligne : « J'irai d'abord demander conseil à ma vraie gentille tante, la sœur de ma vraie maman. » Sa tante la reçut avec bonté.

« Tante, dit la petite fille, la nouvelle femme de papa m'a envoyée chez sa sœur lui demander une aiguille et du fil pour me coudre une chemise. Mais d'abord, je suis venue te demander, à toi, un bon conseil.

– Tu as eu raison. La sœur de ta marâtre n'est autre que Baba-Yaga, la cruelle ogresse ! Mais écoute-moi : il y a dans son jardin un bouleau qui voudra te fouetter les yeux avec ses branches, noue un ruban autour de son tronc. Tu verras une grosse barrière qui grince et qui voudra se refermer toute seule, mets de l'huile sur ses gonds. Des chiens voudront te dévorer, jette-leur du pain. Enfin, tu verras un chat qui te crèverait les yeux, donne-lui un bout de jambon.

– Merci bien, ma tante » répondit la petite fille.

Elle marcha longtemps, puis arriva enfin à la maison de Baba-Yaga. Baba-Yaga était en train de tisser. « Bonjour ma tante.

– Bonjour, ma nièce.

– Ma mère m'envoie te demander une aiguille et du fil pour qu'elle me couse une chemise.

– Bon, je m'en vais te chercher une aiguille bien droite et du fil bien blanc. En attendant, assieds-toi à ma place et tisse. »

La petite fille se mit au métier. Elle était bien contente.

Soudain, elle entendit Baba-Yaga dire à sa servante dans la cour : « Chauffe le bain et lave ma nièce soigneusement. Je veux la manger au dîner. »

La petite fille trembla de peur. Elle vit la servante entrer et apporter des bûches, des fagots et des seaux pleins d'eau. Alors elle s'efforça de prendre une voix aimable et gaie, et elle dit à la servante : « Hé, ma bonne, fends moins de bois, et pour apporter l'eau, sers-toi plutôt d'une passoire ! » Et elle lui donna son joli fichu rouge.

La petite fille regarda tout autour d'elle. Un feu vif et clair commençait à flamber dans la cheminée, l'eau se mettait à chanter dans le chaudron, et bien que ce fût une eau d'ogresse, elle chantait une jolie chanson.

Mais Baba-Yaga s'impatientait. De la cour, elle demanda : « Tu tisses, ma nièce ? Tu tisses, ma chérie ?

– Je tisse, ma tante, je tisse. »

Sans faire de bruit, la petite fille se leva, alla à la porte... Mais le chat était là, maigre, noir, effrayant ! De ses yeux verts il regarda les yeux bleus de la petite fille. Et déjà il sortait ses griffes pour les lui crever. Mais elle lui donna un morceau de jambon et lui demanda doucement : « Dis-moi, je t'en prie, comment je peux échapper à Baba-Yaga ? »

Le chat mangea d'abord tout le morceau de jambon, puis il lissa ses moustaches et répondit : « Prends ce peigne et cette serviette, et sauve-toi. Baba-Yaga va te poursuivre. Colle l'oreille contre la terre, si tu l'entends approcher, jette la serviette, et tu verras ! Si elle te poursuit

toujours, colle encore l'oreille contre la terre, et quand tu l'entendras sur la route, jette le peigne, et tu verras ! »

La petite fille remercia le chat, prit la serviette et le peigne, et s'enfuit.

Mais à peine sortie de la maison, elle vit deux chiens encore plus maigres que le chat, tout prêts à la dévorer. Elle leur jeta du pain tendre, et ils ne lui firent aucun mal.

Ensuite, c'est la grosse barrière qui grinça et qui voulut se refermer pour l'empêcher de sortir de l'enclos. Mais comme sa tante le lui avait dit, elle lui versa toute une burette d'huile sur les gonds, et la barrière s'ouvrit largement pour la laisser passer. Sur le chemin, le bouleau siffla et s'agita pour lui fouetter les yeux. Mais elle noua un ruban rouge à son tronc, et le bouleau la salua et lui montra le chemin.

Elle courut, elle courut, elle courut. Pendant ce temps, le chat s'était mis à tisser. De la cour, Baba-Yaga demanda encore une fois : « Tu tisses, ma nièce ? Tu tisses, ma chérie ?

– Je tisse, ma vieille tante, je tisse, répondit le chat d'une grosse voix. »

Furieuse, Baba-Yaga se précipita dans la maison. Plus de petite fille ! Elle rossa le chat et cria : « Pourquoi ne lui as-tu pas crevé les yeux, traître ?

– Eh ! dit le chat. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais donné le plus petit os, tandis qu'elle m'a donné du jambon ! »

Baba-Yaga rossa les chiens. « Eh ! dirent les chiens. Voilà longtemps que nous sommes à ton service, et nous as-tu seulement jeté une vieille croûte ? Tandis qu'elle nous a donné du pain tendre ! »

Baba-Yaga secoua la barrière. « Eh ! dit la barrière. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais mis une seule goutte d'huile sur les gonds, tandis qu'elle m'en a versé une pleine burette ! »

Baba-Yaga s'en prit au bouleau. « Eh ! dit le bouleau. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais décoré d'un fil, tandis qu'elle m'a paré d'un beau ruban de soie !

– Et moi, dit la servante, à qui pourtant on ne demandait rien, et moi, depuis le temps que je suis à ton service, je n'ai jamais reçu de toi ne serait-ce qu'une loque, tandis qu'elle m'a fait cadeau d'un joli fichu rouge ! »

Baba-Yaga siffla son mortier, qui arriva ventre à terre, et elle sauta dedans. Jouant du pilon et effaçant ses traces avec son balai, elle s'élança à la poursuite de la petite fille, à travers la campagne.

La petite fille colla son oreille contre la terre : elle entendit que Baba-Yaga approchait. Alors elle jeta la serviette qui se transforma en une large rivière ! Baba-Yaga fut bien obligée de s'arrêter.

Elle grinça des dents, roula des yeux jaunes, courut à sa maison, fit sortir ses trois bœufs de l'étable et les amena près de la rivière. Et les bœufs burent toute l'eau jusqu'à la dernière goutte. Alors Baba-Yaga reprit sa poursuite.

La petite fille était loin. Elle colla l'oreille contre la terre. Elle entendit le pilon sur la route. Elle jeta le peigne qui se changea en une forêt touffue ! Baba-Yaga essaya d'y entrer, de scier les arbres avec ses dents. Impossible ! La petite fille écouta : plus rien. Elle n'entendit que le vent qui soufflait entre les sapins verts et noirs de la forêt.

Pourtant elle continua de courir très vite parce qu'il commençait à faire nuit, et elle pensait : « Mon papa doit me croire perdue. »

Le vieux paysan, de retour du marché, avait demandé à sa femme : « Où est la petite ?

– Qui le sait ! avait répondu la marâtre. Voilà des heures que je l'ai envoyée faire une commission chez sa tante. » Enfin, la petite fille, les joues toutes rouges d'avoir couru, arriva chez son père. Il lui demanda :

« D'où viens-tu, ma petite ?

– Ah ! dit-elle. Petit père, ma mère m'a envoyée chez ma tante chercher une aiguille et du fil pour me coudre une chemise, mais ma tante, figure-toi que c'est Baba-Yaga, la cruelle ogresse ! »

Et elle raconta toute son histoire. Le vieil homme était très en colère. Il roua de coups la marâtre et la chassa de sa maison en lui ordonnant de ne plus jamais revenir.

Depuis ce temps, la petite fille et son père vivent en paix. Je suis passée dans leur village, ils m'ont invitée à leur table, le repas était très bon et tout le monde était content.